

Le Marchant de sable va passer...

21 Septembre 2011

21 heures.

Le calme était revenu sur l'hôpital.

Tôt le matin, Jean-Baptiste avait franchi le porche, ou plutôt la barrière, déjouant la vigilance de l'équipe de sécurité. Il s'était recueilli avec respect devant la stèle dédiée à Pinel, Esquirol et Marchant. Pinel... Le souvenir de cette rencontre continuait à le bouleverser.

La journée avait été forte en émotions.... Se promenant dans le parc, égaré dans ses rêveries, il avait été convié à un verre de l'amitié sans vraiment réaliser ce qui lui arrivait. Une commémoration, avait-il fini par comprendre. Mais de quoi donc ? De nombreux documents, écrits et photos témoignaient d'un cataclysme passé dont les blessures, disait-on, étaient à présent cicatrisées. Dix ans étaient passés, certains louaient le travail accompli, des bâtiments flambant neufs avaient poussé comme des champignons, l'avenir s'annonçait sous de très bons auspices. Les congratulations allaient bon train. Si d'aucuns en doutaient encore, le projet ô combien avant-gardiste « d'hôpital prison » allait bientôt convaincre les plus sceptiques !

Peu coutumier de ce genre de réception, Jean-Baptiste s'était rapidement éclipsé, étourdi par les vapeurs d'alcool, pensait-il. Personne ne s'était aperçu de son départ. Son esprit vacillait. Il marchait péniblement, assailli par des miasmes, réminiscences douloureuses de la maladie, les « humeurs froides », disait-on alors, en parlant de la tuberculose. Il finit par s'assoupir devant la chapelle.

Réveillé en sursaut par le cri d'un oiseau de nuit, il se promenait maintenant dans les allées par une douce nuit étoilée. Un chat enjôleur venait s'enrouler autour de ses jambes chétives.

Il passa devant un bâtiment clôturé, se demandant si c'était bien cela les nouvelles bâtisses évoquées plus tôt dans la journée. Les malades avaient beaucoup de chance, pensa-t-il, de pouvoir cohabiter avec leurs animaux domestiques. Il s'étonna tout de même de n'en voir aucun derrière les hauts grillages. Poursuivant son chemin, il décida de retourner devant la stèle à l'entrée de l'hôpital, quand son attention fut captée par une belle lumière éclairant un somptueux édifice. Il se faufila dans la cour d'honneur, gravit les marches qui menaient aux coursives, suivi de près par le chat dont les yeux malicieux semblaient l'encourager à aller de l'avant...

Délicatement, avec la discrétion qui le caractérisait, il frappa trois petits coups brefs à une porte imposante. La réponse ne se fit pas attendre. Une voix déterminée le pria d'entrer.

Sidééré par le spectacle qui s'offrit à lui, il resta un long moment figé sur le pas de la porte. Face à lui, Philippe Pinel présidait, entouré d'un aréopage fort sérieux.

-Bienvenu à toi !

Et s'adressant à l'assemblée réunie :

-Je vous présente Jean-Baptiste Pussin, mon plus fidèle collaborateur. Il est grand temps pour moi de te donner la place qui t'incombe. Installe-toi parmi nous !

Chacun se présenta. Pinel reprit la parole. Né dans le Tarn en 1745, il avait fait ses études de médecine à Toulouse et s'occupait des aliénés de l'hôpital St Joseph de La Grave. Nommé médecin des aliénés à Bicêtre en 1793, il fut le fondateur du « traitement moral », pratique qu'il développa également à la Salpêtrière. Aujourd'hui, il était grand temps pour lui de reconnaître que Jean-Baptiste avait largement contribué à cette approche par ses qualités humaines, ses observations

minutieuses et le soin qu'il prodiguait aux aliénés, ayant ainsi permis de les libérer de leurs chaînes.

Modeste garçon tanneur Franc-Comtois, il était devenu « gouverneur des fous », s'occupant de ses compagnons d'infortune, malades comme lui. Jean-Baptiste, réservé par nature, cacha la fierté qu'il éprouvait de cette reconnaissance tardive et pourtant tant méritée.

Puis, ce fut le tour de sœur Chagny. Née à Lyon en 1783, elle aussi avait joué un rôle prépondérant relayant les principes du traitement moral à Toulouse au sein de l'hôpital St Joseph de la Grave qui accueillait alors tous les laissés pour compte, indigents et insensés.

Jean-Etienne Esquirol enchaîna. Initiateur de la loi de 1838, il était l'inventeur de l'asile psychiatrique. Né à Toulouse en 1772, il avait pris la suite de Pussin dans sa mission de « surveillant général » avant d'être nommé médecin-chef à Charenton.

Gérard Marchant poursuivit le tour de table. Premier directeur de l'hôpital Marchant qui se nommait alors « asile de Braqueville », il était né à Saint Béat en 1813. Etudiant en médecine à Toulouse, il fut l'élève d'Esquirol à Charenton et revint à Toulouse auprès du Dr Jean-Baptiste Delaye. Après avoir officié à la Grave, il s'indigna des conditions de vie des malades et se consacra corps et âmes au projet de création d'un asile en Haute-Garonne.

Le dernier à se présenter fut Maurice Dide. Né à Paris en 1873, il fut nommé médecin directeur à Braqueville en 1909. C'est à lui que l'on doit la création d'ateliers spécialisés dans l'hôpital et le développement de la production de la ferme aujourd'hui disparue...

Jean-Baptiste était intimidé par le parcours de tous ces éminents personnages. Il crut un moment percevoir un clin d'œil complice de son ami le chat qui avait élu domicile sur ses genoux.

Maurice Dide reprit la parole :

-Chers camarades, l'heure est grave. L'Histoire se répète de bombardement en explosion. Le souhait de Lucien Bonnafé d'installer l'asile loin de la poudrerie après le bombardement de 1944 est resté lettre morte. Il y a dix ans, nos chers patients, transférés dans les hôpitaux périphériques, subissaient à nouveau l'éloignement de leurs proches. Le personnel, dévoué à sa mission n'a pas hésité à les accompagner. Malgré une situation dramatique, de nombreuses voix se sont élevées pour la mise en place d'une autre politique de soin conforme à l'éthique qui nous animent tous depuis tant d'années...

Nous savons tous que les traumatismes ne sont pas solubles dans des projets soi-disant « innovants » qui répondent à une logique comptable et sécuritaire !!

Jean-Baptiste prit timidement la parole :

-Cet après-midi, j'ai cru comprendre lors de la cérémonie de commémoration que « l'explosion » des pavillons était toujours d'actualité. J'ai croisé un personnel pétri d'inquiétude dont les repères semblaient toujours précaires. Il était question de « pôles », de « fusion de pôles », d'UHSA, autant de termes inconnus de moi mais qui semblaient en préoccuper plus d'un....

Maurice Dide répondit :

-Il semblerait que la situation soit encore plus grave que nous le pensions. L'arrivée de la psychothérapie institutionnelle après-guerre et les neuroleptiques nous ont apporté l'immense espoir d'une psychiatrie plus humaine ouverte sur l'extérieur. Aujourd'hui, l'heure est aux «soins sans consentement ».

Soeur Chagny intervint :

-Je me souviens de tous les miséreux qui affluaient vers l'Hôpital Général de la Grave. Nous étions scandalisés par les conditions d'accueil de tous ces nécessiteux nous rappelant l'époque où sévissait la politique du Grand Renfermement.

Jean-Baptiste paraissait perdu dans ses pensées. Lui aussi s'était retrouvé dans ces lieux de relégation, tiraillé par la faim, entouré de corps purulents, à l'agonie.

Tous étaient d'accord sur l'horreur de ce passé mais tous aussi s'indignaient de l'évolution actuelle de la psychiatrie. Sous des dehors plus présentables, elle restait une des actrices principales du contrôle social. En outre, l'hôpital était devenu une entreprise soumise à évaluation avec obligation de résultats : peu à peu, l'étau s'était resserré étouffant la créativité des uns et des autres.

Les échanges furent vifs entre les défenseurs de la psychanalyse, les adeptes des thérapies comportementales et cognitives. A l'unanimité, ils rejetèrent la nouvelle loi sur les soins sans consentement. « Le Grand Renfermement à domicile ! » Néanmoins, ils reconnaissaient une avancée sans précédent concernant le droit du patient dont l'enfermement relevait du juge des libertés et de la détention au même titre que chaque citoyen.

Le firmament commençait à flamboyer lorsqu'ils se séparèrent avec l'idée un peu folle de marquer les esprits en pénétrant l'inconscient de chaque acteur de l'hôpital. Ils firent le serment de revenir souvent débattre dans la nuit de Marchant. Jean-Baptiste fut promu « Marchant de sable en chef » et proposa d'instiller le rêve d'un avenir plus serein où le malade serait au centre du soin.

Le lendemain, un chat au regard espiègle se promenait tranquillement d'un pavillon à l'autre...

Sources :

-Dans la nuit de Bicêtre de Marie Didier

-http://ch-marchant.fr/automne_modules_files/pmedia/public/r117_9_expo1_24.pdf